



Emir Kusturica dans le village serbe dont il a lui-même financé la construction. Son arme fatale à lui ? La caméra.

KUSTURICA EN SON EMIRAT

Alors que sort mercredi son film « Promets-moi » et que son opéra punk « Le Temps des Gitans » revient à Paris en mars, le réalisateur nous a reçus dans son fief en Serbie.

**DE NOS ENVOYÉS SPÉCIAUX
JEAN-CHRISTOPHE BUISSON (TEXTE)
ET STÉPHAN GLADIEU (PHOTOS)**

La cérémonie va commencer, suivez-moi ! » Déguisé en pope orthodoxe, Nelle Karajlic a du mal à garder son sérieux. Remontant les pans boueux de sa robe liturgique au-dessus de ses grosses chaussures de montagne, il franchit le plus dignement possible les derniers mètres enneigés qui le séparent de l'église Saint-Sava. Une petite foule l'y attend pour célébrer... de joyeuses funérailles. Celles d'« un des films les plus détestables de l'année passée avec ses effets spéciaux débilissants et son absence de sens abyssale » : *Die Hard 4* (2007-2008), avec Bruce Willis. Le cortège se forme. A sa tête, tenant une lourde croix en bois, l'imposant Stribor Kusturica, le fils du réalisateur franco-serbe, qui a signé, avec son groupe The Poisoners, la musique du dernier film de son père. Derrière lui, un petit tracteur tire une remorque où reposent, dans un cercueil, les quatre bobines du film honni. Un orchestre traditionnel local, le parrain de la Serbie (!) et deux mafieux du cru ainsi qu'un chœur de pleureuses plutôt convaincantes entourent le pope ad hoc et les deux plus grands réalisateurs slaves de notre époque : le Russe Nikita Mikhalkov et le Serbe (et français) Emir Kusturica. C'est bien entendu ce dernier qui est à l'origine de cette facétie marquant le début en fanfare du premier Festival de films et de musique de Küstendorf (« le village des arts à la Kusturica »). Son festival. Son rêve. « *Ecouter mes rêves me sauve* », aime-t-il souvent répéter. Parfois, il les accomplit. Ici, il lui a donné le visage d'un village.

Ne cherchez pas Küstendorf sur une carte. Situé à quatre heures de route de Belgrade sur la colline de Mecavnik (« petite tempête », en serbe), depuis laquelle on peut observer les montagnes qui délimitent la frontière occidentale de la Serbie (derrière elles : la Bosnie, Visegrad et son pont sur la Drina célébré par Ivo Andric, et Sarajevo, la ville natale du réalisateur d'*Underground*), l'endroit ne possède pas d'existence administrative classique. Kusturica en est le maire autoproclamé, le maître, l'émir. Un « déficit démocratique » dont per-

>>>



Pour la première édition de son Festival, Emir Kusturica (à gauche avec sa femme Maja) a convié ses invités (de vrais mafieux, un faux pope, Nikita Mikhalkov...) à célébrer les funérailles du blockbuster américain « Die Hard 4 ».

Un village traditionnel conçu comme une destination touristique aux airs de décor cinématographique

>>> sonne ne se plaint. Grâce à la construction du village (dans des normes écologiques maximales), des dizaines de personnes ont trouvé du travail et la région a échappé à un projet industriel qui l'aurait défigurée. « Une compagnie anglaise souhaitait creuser des mines et exploiter le nickel qu'on trouve alentour, explique le réalisateur. J'ai proposé de mon côté une autre initiative : bâtir un lieu écologique pouvant devenir une destination touristique. Au même moment, l'endroit a été classé parc protégé et j'ai emporté le morceau. Hormis une aide de l'Etat d'un demi-million d'euros pour créer deux pistes de ski au-dessus du village, j'ai tout financé moi-même. »

Christian Valsamidis est déjà venu là une trentaine de fois en quatre ans. Avocat de plusieurs grands noms du cinéma français et international, il se souvient des circonstances exactes qui ont conduit le nomade Kusturica, qu'on a connu parisien, new-yorkais ou belgradoïse, à venir vivre et travailler dans ce lieu isolé de tout. « Lors du tournage de *La vie est un miracle*, des ouvriers ont bâti une gare pour les besoins du film. Comme ils le voyaient admiratif de la qualité et de la rapidité de leur travail, ils lui ont proposé de lui construire une maison traditionnelle sur la colline d'en face, dont les terrains étaient à vendre. » Ce qui fut fait. La bâtisse est superbe, orientée plein ouest, dotée, au sous-sol, d'une salle de projection de 100 places (le Stanley Kubrick Theater), ouverte sur un jardin où peuvent jouer les chiens et se poser un hélicoptère, et décorée, en son intérieur, avec de magnifiques maquettes de bateaux. « Mon père caresse un rêve que peu de gens connaissent, confie Dunja, sa fille d'une vingtaine d'années, à la culture cinématographique encyclopédique : acheter un bateau et remonter le cours de la Drina pour un périple de plusieurs jours. »

Emir Kusturica a conçu lui-même l'architecture de ce village aux airs de décor cinématographique et de chacune

de ses maisons en bois traditionnel. Trois d'entre elles font office de *kafanas* (restaurants typiques serbes), une de minibanque (filiale du Crédit agricole), une autre de galerie, une trentaine d'autres encore de chambres d'hôtel dont la location finance les salaires des employés. D'autres sortiront de terre bientôt (dont un spa). La place principale, baptisée Nikola-Tesla, est dominée par l'église Saint-Sava (une chapelle, en fait) devant laquelle ont été disposées une limousine Trabant et une Fiat blanche des années 60. Depuis l'esplanade, on rejoint les chambres aux fenêtres vertes, rouges, bleues et jaunes via les rues Federico-Fellini, Andreï-Tarkovski, Jim-Jarmush ou Bruce-Lee. Et on va goûter aux jus de fruits maison dont les étiquettes sont ornées des trombines colorées du Che et de Kustu dans le restaurant principal du village ; en son sous-sol, une salle de sports, deux billards, une autre salle de projection pouvant se transformer en salle de concert, une boîte de nuit... C'est ici que vont se retrouver, une semaine durant, les participants d'un festival dont l'objectif est de recréer le lien entre les artistes – une gageure à Cannes, Shanghai ou Berlin. « Ici, il n'y a pas de logo, pas de publicité, et les artistes ne servent pas de faire-valoir aux marques, martèle le metteur en scène. De même, contrairement aux autres festivals, où la communication entre cinéastes est impossible, les étudiants qui viennent présenter leur travail de fin d'études ont l'occasion de dialoguer lors de master classes avec les réalisateurs confirmés que j'ai invités. » Parmi eux, l'Israélien Eran Kolirin (*La Visite de la fanfare*), le Roumain Cristian Mungiu (dernière palme d'or cannoise), Fatih Akin (*De l'autre côté*) et surtout Nikita Mikhalkov (*Soleil trompeur*, *Urga*, *Les Yeux noirs...*), qui voit l'initiative de son ami comme « un acte de résistance contre la pensée McDonald's qui menace nos sociétés et, partant, le septième art : rapide, pas chère et sans goût, sans émotion transmise ».

D.R.

Noyé au milieu des jeunes réalisateurs en provenance de Colombie, de France, d'Angleterre (le prometteur Martin Hampton), de Pologne, de Serbie, d'Italie... ou des Etats-Unis (tous en lice pour l'œuf d'or du meilleur film décerné par un jury que préside l'écrivain autrichien Peter Handke), le maître des lieux jubile. « Cet endroit et ce festival sont comme mon film *Promets-moi, que j'ai tourné justement dans la région : un ultime combat en faveur d'un certain cinéma, d'une certaine conception de la vie et de la mort, un plaidoyer pour nos traditions qui, seules, nous permettent de nous définir comme des êtres humains et non comme des consommateurs de produits, fussent-ils culturels. Ici, comme dans mes longs-métrages, je cherche à préserver ce monde que j'aime et qui disparaît au profit d'une pseudo-démocratie planétaire sans foi ni loi. Sans foi car le nouveau paganisme a pour devise "In dollar we trust". Sans loi car l'Amérique peut bombarder la Serbie, l'Afghanistan ou l'Irak sans autorisation ni réprimande de l'ONU, et une région d'un pays souverain réclamer son indépendance avec le soutien des grandes puissances : je veux parler du Kosovo qui, séparé de la Serbie, pourrait voir un nouveau nettoyage ethnique, culturel et religieux se dérouler, tout comme il pourrait permettre à l'Amérique d'occuper la région. Ce qui se passe au Kosovo relève de la métaphysique : il y a plus de six cents ans, on s'est battu là pour empêcher l'Orient d'envahir l'Occident ; demain on s'y battra peut-être pour empêcher l'Ouest matérialiste d'envahir l'Est traditionnel ! »*

Telle est la magie de Küstendorf. En l'espace de quelques heures, vous pouvez bavarder géopolitique avec un metteur en scène baroque ou avec le Premier ministre Vojislav Kostunica en campagne électorale, évoquer le passé glorieux de l'Etoile Rouge de Belgrade avec l'ancien footballeur Dusan Savic, commenter l'œuvre de Sidney Lumet avec Nikita Mikhalkov – dont *12*, magistral remake de *Douze hommes en*

colère, est en course pour les oscars – célébrer le souvenir du « de Gaulle serbe », le général Mihailovic, dont un petit portrait orne discrètement le comptoir d'un bar du village, danser le kolo sur les airs d'un orchestre tzigane déchaîné, fumer à volonté dans un lieu public, etc. Dans quel autre endroit au monde est-ce encore possible ? ■

☆☆☆
PROMETS-MOI
Comédie De Emir Kusturica,
avec Marija Petronjevic,
Uros Milovanovic et Miki
Manojlovic.

Ayant décidé que le temps était venu de mourir en paix, le grand-père de Tsane l'envoie en ville, flanqué de leur vache Cvetka et lié par la promesse d'acheter une icône et de prendre femme. En attendant, il réparera le toit de l'église de leur hameau perdu dans les collines serbes et verra à la vertu de sa bonne amie l'institutrice, dont les formes généreuses attirent l'attention

lubrique d'un bureaucrate crétin. De son côté, Tsane va s'acoquiner avec deux frangins cordonniers un brin idiots mais invincibles, pour sauver celle qu'il veut épouser des pattes d'un gang brutal, mené par un promoteur véreux et maquereau zoophile. Le tout, évidemment, en fanfare assourdissante. On retrouve avec bonheur ce cocktail explosif de délire et de démesure, d'humour parfois absurde et de jeu souvent déjanté, d'infinie candeur et de simplicité, dont seul Kusturica détient le secret.

Veronika Dorman

